

Les femmes et la politique du néo-platonisme – les Enjeux à la Renaissance d'un baiser de Platon

Élisabeth Caron

Volume 27, numéro 2, automne 1994

Écrits de femmes à la renaissance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501084ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501084ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

On trouve deux sortes de baisers dans la poésie masculine de la Renaissance française. L'une prend son origine chez les lyriques latins dont s'inspirent les *Basia* de Jean Second, l'autre dans une épigramme de Platon transformée par les Italiens à la lumière du *De amore* de Ficin ; et tous ces baisers sont légitimés par l'absolue supériorité d'un sexe sur l'autre. Les auteures ont ignoré la première sorte, qui ne met en scène que des « Mignone ». Mais la seconde, la « philosophique », a causé grand tort aux femmes : ce que remarquent Pernette Du Guillet, Louise Labé et Marguerite de Navarre avec élégance et douleur.

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, É. (1994). Les femmes et la politique du néo-platonisme – les Enjeux à la Renaissance d'un baiser de Platon. *Études littéraires*, 27(2), 97–109.
<https://doi.org/10.7202/501084ar>



LES FEMMES ET LA POLITIQUE DU NÉO-PLATONISME

LES ENJEUX À LA RENAISSANCE D'UN BAISER DE PLATON

Élisabeth Caron

■ Projétés ou accomplis, des baisers ponctuent la poésie de la Renaissance en France. À côté du fameux « Baise m'encor, rebaise moy et baise » (p. 287) de Louise Labé, on trouve par exemple de Magny : « Anne, je vous supplie à baiser apprenez » (p. 129) ; d'Héroët : « Or s'il advient quelque foys [...] / Que la main touche ou que la bouche baise » (p. 30-31) ; de Ronsard : « Etein un peu ma flamme adonc / D'un dous baiser humide et long » (I, p. 202) ; de Du Bellay : « Mais sçais-tu quelz baysers, mignonne ? [...] / Je les veux à l'Italienne » (V, p. 90) ; de Tahureau : « Ça, tost, un baiser, mignarde / Moitement mol et lascif ! » (p. 49).

Cette vogue du baiser dans la poésie lyrique française des années 1540-50 repose sur une double tradition. Pour les lieux communs relatifs à l'anatomie et à la technique, la tradition remonte aux Latins : Catulle,

Tibulle, Properce, Ovide. Pour l'objet du baiser : la quasi-mort à soi de l'amant, elle remonte, par Aulu-Gelle, Diogène Laërce, Macrobe et l'*Anthologie grecque*, à un distique attribué depuis l'Antiquité au jeune Platon, ainsi qu'à un commentaire latin moqueur de ce distique (Festugière, p. 51, note 1). Quant à la conjonction littéraire des clichés verbaux et de l'objet du baiser, celle-ci survient d'abord dans les épithalames de l'Antiquité latine tardive ; elle se produit une seconde fois, pendant la Renaissance italienne, dans les poèmes de Serafino, de Sannazar, de l'Arétin, de leurs contemporains (Perella, p. 158-222).

C'est le succès d'un texte pourtant hostile à toute forme d'attouchement qui suscite cette seconde conjonction, le *De amore* de Marsile Ficin. Ce dialogue prétend commenter le *Banquet* de Platon et pourtant, il y a tout aussi loin du *De amore* aux poèmes

lascifs de la Renaissance italienne qu'au texte du philosophe grec. Dans les deux cas, il y a eu influence de certains traits et réaction à d'autres. Alors que le *Banquet* reconnaît la nécessité des formes d'amour qui permettent la génération, Ficin expose une théorie exclusivement homosexuelle de l'amour. Celle-ci puise surtout dans la physiologie des humeurs (p. 251-256), et dans quelques passages des discours de Socrate tirés au moins autant du *Phèdre* (244a-257b ; 271c-278d) que du *Banquet*¹ (204a-212c). De plus, tandis que dans le *Phèdre* Socrate fait une part plutôt enviable à ceux qui, non philosophes, se sont donné par l'acte sexuel et par des baisers « les plus fortes garanties » de « leur amitié mutuelle » (256c-e), le *De amore* se déclare dans tous les cas opposé aux pratiques corporelles de l'homosexualité. C'est à tort qu'on croit, y affirme Ficin, que le sperme des jeunes gens rajeunit les vieux amants (p. 251) ; et l'acte lui-même exige une frénésie toute bestiale (p. 245-246), parfaitement contraire à la dignité (p. 250-256). Seulement, comme dans ces textes de Platon, l'amour dans le *De amore* est indissociable d'une entreprise pédagogique (p. 259) fondée sur la séduction mutuelle (p. 244) et destinée à assurer, sans jalousie (p. 176),

d'une génération d'hommes à l'autre, la production, la continuation et la propagation de discours et de comportements corrects (p. 260-261). Comme dans le *Phèdre* ou le *Banquet*, la beauté de l'aimé sert à l'amant pédagogue (p. 252-253) de moyen d'accès à la contemplation de la beauté divine, une contemplation qui procure grande joie (p. 259-260). Et au-delà des thèses du personnage de Socrate, la beauté de l'aimé permet à l'amant de se fondre en Dieu (p. 258-259). Ainsi, Ficin renchérit sur Platon. Quand il omet de remarquer que Socrate présente l'acte sexuel et les baisers comme « les plus fortes garanties » d'une « amitié mutuelle » (256c-e), il implique deux choses. Il implique bien sûr que le refus des contacts physiques, baiser y compris, est une condition de l'accession de l'amant à la forme la plus élevée de la quasi-mort à soi, c'est-à-dire à la fusion en Dieu. Mais aussi, puisque l'aimé comme élève continuellement séduit n'est jamais que l'instrument d'un maître forcément sensible (p. 253-255), mais implacablement chaste, Ficin implique une valorisation infinie du maître par rapport à l'élève dans une relation sado-masochiste caractérisée². La froideur du maître dans un rapport de désir même aigu renforce sa maîtrise, et c'est pourquoi Ficin prodigue au

1 Pour plus de commodité, les références aux textes de Platon renvoient non à des pages, mais à la numérotation des colonnes de l'édition Estienne qui est encore reprise dans toutes les éditions convenables de tous les pays.

2 Ficin ébauche cette valorisation (p. 242-243) et la reprend dans le chapitre de conclusion du *De amore* (p. 260-261). Sans citer Ficin, Lacan dans *le Transfert* (p. 151-193), et Michel Serres dans *le Parasite* (p. 315-338), insistent sur cette valorisation. Aux mêmes pages ils donnent du caractère du Socrate de Platon une analyse qui rappelle celle de Ficin dans son chapitre de conclusion. Celui-ci, qui s'intitule « Combien est utile le véritable Amour », dresse une liste des avantages intellectuels, matériels et sociaux que les disciples de Socrate ont fini par retirer de leur association avec le maître : Phédon, Xénophon, Aristippe, Charmide, Ménon, Alcibiade, tous sont devenus quelqu'un à Athènes ! On verra que les poètes hommes de la Renaissance ne fournissent pas de tels avantages à leurs « amies ».

maître conseils et recettes propres à lui ramener cette froideur, cette maîtrise, s'il venait à la perdre (p. 255-256). C'est peut-être aussi pourquoi le premier traducteur des *Opera Omnia* de Platon ignore cette courte épigramme de jeunesse qui amuse les lettrés depuis l'Antiquité : « Lorsque j'embrassais Agathon, j'avais mon âme sur les lèvres ; elle y était venue, la malheureuse, comme pour passer en lui » (*Anthologie grecque*, p. 49), ornementée au II^e siècle par celle-ci d'« un ami » d'Aulu-Gelle :

Lorsque de ma bouche mi-close je baise le jeune enfant, et qu'à travers ses lèvres entr'ouvertes je respire le parfum de son haleine, mon âme souffrante et blessée accourt sur mes lèvres, et fait des efforts pour passer à travers la bouche entr'ouverte et les lèvres tendres de mon ami, qui semblent lui ouvrir un passage. Alors, si nos bouches demeureraient unies un seul instant de plus, mon âme brûlante d'amour passerait de mon corps dans le sien. Oh ! quel prodige on verrait ! Je serais mort à moi-même, je vivrais en lui (Aulu-Gelle, p. 737).

Or les jeunes poètes italiens nourris des travaux de Ficin vont rendre cette omission extraordinairement célèbre, dans un geste d'une ironie sans mesure envers le maître qui s'établit platonicien en expurgeant Platon. Ils se mettent à décrire, à la première personne et dans un rapport hétérosexuel, des baisers inspirés à la fois des lyriques latins et de ces deux épigrammes. Ce sont des baisers qu'ils prétendent avoir enseignés à des apprenties douées, qui les leur auraient joyeusement et expertement rendus (Serafino, Sannazar) ; ou même, accompagnés d'autres

gestes d'une économie purement sexuelle, ce sont des baisers échangés d'égal à égal (l'Arioste, l'Arétin³). C'est un tel « platonisme » que les poètes de la Pléiade vont exploiter dans leurs œuvres amoureuses. Dans leurs odes ou sonnets, Ronsard et ses amis ne proposent pas à leurs « Petite », « Mignarde », « Nymphette » ou « Columbelle » un enseignement diversifié. Comme en témoigne ce tercet de Magny : « Ce n'est pas tout que d'estre ensemble bec à bec, / Les levres se pressant d'un baiser toujours sec, / Il faut que l'une langue avec l'autre s'assemble » (p. 129), ils leur enseignent un seul type de savoir-faire afin qu'elles ne s'adonnent plus qu'à une chose : les faire (presque) mourir de plaisir. Parallèlement, la théorie ficinienne de l'amour valorisant infiniment le maître séduit des hommes de lettres en Italie (Castiglione) puis en France (Scève, Héroët). Ceux-là aussi remplacent l'aimé par une femme qui se soumet à l'enseignement d'un maître qu'elle aime, et qu'elle paie de sa beauté et de ses services. Cette fois c'est un savoir intellectuel que l'amant exige de cette femme, et qu'elle est requise de faire agréablement valoir lorsqu'il désire s'entretenir avec elle. Mais en sus, parce qu'il sait rendre, sans risque pour sa maîtrise, l'exercice néo-platonicien par excellence, il l'instruit si bon lui semble en matière de baiser.

De ces deux veines du platonisme littéraire à la Renaissance naît tout un stock de

3 Voir Perella, p. 198-203, Frantz, p. 43-57 ou Du Bellay V, p. 89, notes 1 et 2 ; et bien sûr *I Modi* de l'Arétin.

lieux communs qu'empruntent les femmes de lettres en France. Elles le font à la fois pour dénoncer ces lieux communs puisqu'ils leur nuisent, et pour tenter, par une écriture expressive, de susciter une troisième veine platonicienne qui serait euphorique et égalitaire. La suite de cet essai distingue les deux veines néo-platoniciennes de la Renaissance poétique en France qu'élaborent et qu'exploitent des hommes ; elle en illustre, par des exemples, les traits les plus marquants ; et elle montre comment des femmes exploitent ces mêmes traits afin de s'authentifier ou, du moins, de s'affirmer.

* * *

Quand les poètes du cercle de Ronsard s'adonnent au genre « baiser », ils honorent une tradition ancienne et complexe sans s'être forcément adonnés à de longues recherches. En effet, les formules les plus frappantes en avaient été réunies dans dix-neuf poèmes néo-latins : les *Basia* du Flamand Jean Second, publiés en 1539 et bientôt d'une extrême popularité. Par exemple lorsque Du Bellay, dans une apparente référence aux vers de Catulle : « Da mi basia mille, deinde centum/Dein mille altera, dein secunda centum ». (Donne-moi mille baisers, puis cent, puis mille autres, puis encore cent), écrit : « Peu vrayment Catulle en desire [...] / Puisque compter il les a peu » (V, p. 89), et qu'il

poursuit sur l'infinité des dons de Flore et de Bacchus, il reprend très fidèlement le sixième *Bastium* de Second. Et quand Ronsard gémit : « Hélas mais tempere un peu, Les biens dont je suis repeu » (I, p. 199), il fait écho à des plaintes des Latins réitérées par Second sur un sujet que Tahureau met en clair⁴ : « L'amour, Helas ! qui trop forte me donte / M'empesche ainsi (trop miserable honte) / D'estre de toy doucement jouissant » (p. 49).

C'est tout en francisant une tradition si frivole que les poètes de la Pléiade émaillent leurs odes et sonnets d'une phraséologie platonicienne, par conséquent, pure plaisanterie (Du Bellay dans son *Honneste Amour* I, p. 122-123 ou p. 144, par exemple). Ils n'expriment nul désir de fusion mystique en quelque beauté idéale ; et ces vers de Ronsard : « D'un baiser bruissant, & long / El' me suce l'ame adonc » (I, p. 198), ou ces vers de Du Bellay : « Mon ame se fond du desir / Dont elle est ardemment pleine » (V, p. 92), ou ceux-ci de Magny : « Je sens mon cueur & mon ame, / Qui se pasme, / J'à desjà montez au ciel » (p. 123), ne chantent même pas l'échange humain au niveau affectif. Sur le papier, avec des femmes jeunes, belles, et le moins intellectuelles possible, ils raffinent sur l'expression : s'envoyer au ciel.

Quand, dans leurs poèmes, les amis de la Pléiade s'envoient au ciel par le moyen du baiser, ils communiquent beaucoup moins

⁴ Voir Du Bellay, V, p. 89, note 3 ; Magny, p. 122 ; Ronsard, I, p. 198, notes 1, 2, 3 et p. 199, notes 1 et 3. Sur les affinités de Second et de Catulle, voir Schoolfield, p. 110-113 ; pour les *Baisers*, l'édition de M. Rat établit la dette considérable de la Pléiade envers cet auteur.

avec Nymphette ou Columbelle qu'avec Second, l'Arétin, Ficin même s'il n'embrasse pas, Catulle, le jeune ou le moins jeune Platon, et bien d'autres. Trans-linguistique et trans-historique, cette République du Baiser n'est peuplée que d'hommes célèbres. Par ailleurs, un ouvrage théorique et littéraire sur les rapports sociaux paru en 1528 à Venise, le *Courtisan* de Castiglione, contribue à l'impossibilité de rapports entre les deux sexes qui seraient satisfaisants pour les femmes. Cet ouvrage reprend les idées pédagogiques des discours de Socrate dans le *Banquet* et le *Phèdre*, ainsi que la facétie de prédilection des poètes néo-platoniciens qu'elle transforme toutefois beaucoup. Allant très au-delà du jeune Platon des épigrammes, l'« amant raisonnable » (p. 170) dans Castiglione

prend plaisir de joindre sa bouche avec celle de la dame aymée par le baiser [...] pource qu'il sent que cette liaison est ouvrir le chemin aux âmes, lesquelles attirées du désir l'une de l'autre, se coulent et meslent alternativement au corps l'une de l'autre, de maniere que chacun a deux âmes. [...] Platon divinement amoureux, dit qu'en baisant l'âme lui vient aux levres pour sortir hors du corps (p. 170-171).

Mais ce rapport de l'amant avec une femme belle, instruite exactement de ce qu'il faut pour plaire, et « se donnant bien garde de dire, contre sa volonté, aucunes fois quelques paroles qui l'offensent » (p. 159), n'est pas plus un rapport d'échange que celui des Baïf avec leurs Mignarde. Il n'est qu'une étape dans l'ascension de « l'amant raisonnable » vers « ceste beauté universelle » (p. 172), beauté à laquelle ont accès, depuis Platon,

certains hommes nobles et instruits. Car après l'expérience du baiser, l'amant « ne se souciera de la moindre [beauté] », c'est-à-dire de la dame ; à présent « brulant en plus excellente flamme », il « ne fera tort au mary, pere, frere ou parens » (p. 172). Dans son livre Castiglione exhorte des courtisans pourvus d'un duc qu'ils aiment, d'un duc qu'ils prennent grand soin de constamment célébrer (Javitch, p. 18), à se mirer dans la beauté non pas d'un Agathon, non plus d'une femme, à cause des inconvénients ; il les exhorte à se mirer, entre soi, dans ce haut lieu de la Beauté où Socrate promenait Phèdre en imagination, et qui procure tant de joie selon Ficin. Ce rapport de l'amant du *Courtisan* avec une femme qu'il a moulée exactement à ses besoins, à ses besoins comme membre du groupe, a pour mission de détacher les hommes de cour de l'amour, de l'estime ou, bien sûr, de la peur des femmes. Par une utilisation rationnelle de femmes belles, instruites, et qui ne communiquent pas entre elles, Castiglione renforce le lien social tout masculin de sa cour imaginaire en y paralysant la dissension qu'occasionne le désir quand il circule librement. Castiglione s'amuse à cela tandis qu'à la véritable cour d'Urbin des femmes, qu'on n'embrasse pas de cette façon, ont une position très forte qui le dérange sans doute (Greene, p. 12-13) ; et tandis qu'à cette même cour le jeune duc est excommunié par le pape qui le remplace par son neveu⁵ : un événement fauteur de trouble, qui divise les

5 Voir la chronologie de La Rocca dans *Castiglione*, p. XX-XXI.

loyautés et mine réellement le lien social. Encore, le thème du baiser hétérosexuel ne rallie que des hommes ; dans le *Courtisan*, il apparaît comme un moyen de neutraliser politiquement et socialement une classe de femmes qui, jusqu'alors, avait joui de privilèges certains, mais que Castiglione propose à présent comme bouc émissaire.

Dédié à François I^{er} dès sa première édition en 1528, le *Courtisan* de Castiglione, traduit en 1537, fournit des idées aux moralistes et poètes français. Publiée en 1542 mais circulant plus tôt, la *Parfaicte Amye* d'Héroët met en scène, sous un avatar français et bourgeois, l'une des dames de quelque « amant raisonnable » lyonnais. Femme enseignant les autres femmes, cette « parfaicte amyé » parle à la première personne de son expérience. Elle est trop douée de sensibilité pour se satisfaire de son mari (v. 515, p. 28), mais elle trouve son contentement dans le service casuistiquement chaste d'un homme dont le propre, à ses yeux, est l'absolue supériorité. Parce qu'il est son « terrestre Dieu » (v. 183, p. 13), son « soleil » (v. 1007, p. 47), elle ne se reconnaît le droit à aucune autre amitié que la sienne (v. 523, p. 28). La « parfaicte amyé » est une femme fière de son savoir uniquement constitué des éléments que son ami lui a inculqués pour le plaisir de sa conversation (v. 453-508, p. 25-28 ; v. 1259-1308, p. 56-58), augmenté des éléments d'hygiène susceptibles de lui préserver santé et beauté (v. 1375-1552, p. 60-66). Comme son ami a plusieurs amies, la « parfaicte », telle un disciple dans Ficin, s'interdit la jalousie et « luy pardonne/ Une fureur qui bientôt

passera » (v. 184-207, p. 13-14) ; et si une plainte échappe à cette personne à ce point stylée, son « ami » parle si bien qu'elle n'a plus qu'à se rétracter, ou pire : « Ce que j'ay dict, il me le fault nyer ;/ Ce que je suis, suis contraincte oublier » (v. 411-412, p. 23). C'est la mécanique du baiser révisée par Castiglione, mais considérée du point de vue de la dupe. Cette mécanique va sceller l'isolement et la dépossession de soi, vécus comme volontaires, de l'« amie » :

Or s'il advient quelque foyz en la vie,
Que l'ame estant en tel estat ravie [...]
Que la main touche, ou que la bouche baise [...]
Prins le plaisir, plus ne leur en souvient.
Ny les esprits ne scauroyent estre records
De ce qu'ont faict en absence les corps
(v. 593-604, p. 30-31).

Si la version révisée de la mécanique fonctionne mal, si la parfaicte amyé garde le souvenir de l'à-côté charnel du « plaisir » dont elle parle, de ce « plaisir indicible » (v. 619, p. 32) dont il va encore être question à propos de Pernette Du Guillet, son amant sait bien le lui faire passer ; de sorte que, dit-elle, « J'oublie tout ce que j'en ay sceu,/ Fors que l'amy qui seul me faict avoir,/ Comme il luy plaist, oubliance et sçavoir » (v. 616-619, p. 32).

Pour la commodité de son amant, la parfaicte amyé n'a pas même accès à la mémoire la plus intime, celle du corps. Dépossédée autant qu'il est possible, elle prêche pour faire des prosélytes : non pour qu'elles aiment toutes son ami, mais pour qu'ensemble elles rassemblent une coterie de « soleils », de « terrestres dieux », sans risque de contention ni entre elles ni entre eux.

* * *

En face de deux variétés de poésie « à baiser » si formidables dans leur sans-gêne, et qui s'implantent en France avec rapidité, des femmes poètes s'en approprient le thème principal (Louise Labé), parfois de façon masquée (Pernette du Guillet, Marguerite de Navarre). Elles en adoptent les figures et utilisent la quasi-mort, l'échange des âmes, l'élévation, la nouvelle vie pour exprimer, elles, leur désir toujours contrecarré d'un rapport heureux, empreint d'intelligence et de générosité. Un huitain de Pernette Du Guillet est caractéristique de ce fait non seulement littéraire, mais aussi physique et psychologique, indissociablement :

Le grand desir du plaisir admirable
Se doit nourrir par un contentement
De souhaiter chose tant agreable
Que tout esprit peut ravir doucement.
O que le fait doit estre grandement
Rempli de bien, quand pour la grand'envie
On veut mourir, s'on ne l'a promptement:
Mais ce mourir engendre une autre vie (p. 232).

Ce huitain en appelle au « plaisir admirable », à la joie dont parle Ficin, que Castiglione fait germer dans le baiser, et qui saisirait l'âme des hommes supérieurs lorsqu'elle contemple « ceste beauté universelle ». Il proclame le droit de celle qui s'y exprime à ressentir, elle aussi, ce « plaisir admirable » qu'elle désigne, ensuite, par la phraséologie d'usage : ce « fait » « rempli de bien », « bien » pour lequel on « veut mourir », lequel « mourir » « engendre une autre vie ». Il proclame également qu'elle n'a jamais connu ce plaisir. Considéré seul, le huitain serait le constat d'un échec personnel, dans un système platonicien tout nouveau où « tout esprit », par conséquent même un esprit de femme,

peut accéder au « plaisir admirable », et par ses propres ressources. Car, plutôt que de viser cette « chose tant agreable », celle qui s'exprime ici se borne à « souhaiter » cette chose, ce plaisir. Le poème serait donc aussi, de sa part, un aveu de résignation à un plaisir de deuxième catégorie, au « contentement » sans exaltation qu'elle mérite du fait de son incompétence. Mais lu avec le quatrain publié à la suite, dans un rapport qu'appellent la répétition de dérivés de *content* et la façon dont ils riment — en rimes extérieures et en rimes intérieures — avec des dérivés de *tourment* : « Pour contenter celui qui me tourmente,/ Chercher ne veut remede à mon tourment :/ Car, en mon mal voyant qu'il se contente,/ Contente suis en mon contentement » (p. 232), ce que le huitain trahit est un constat un peu différent, augmenté d'un chagrin. C'est le constat qu'elle est le jouet consentant d'un homme, jouet souffrant du chagrin de ne même pas pouvoir se livrer aux leurres où se prennent les femmes dans la *Parfaicte Amye* ou le *Courtisan*, parce que cet homme pratique un ficinisme aussi dur qu'impur. La privation du baiser sous toutes ses formes, voilà le problème qui s'expose ici. Dans le huitain, le « fait » de ce « plaisir admirable », de cette « chose tant agreable » que serait le ravissement — ravissement en solitaire ou ravissement simultané — ne se produit ni pour l'esprit ni pour le corps de celle qui parle. Nul « mourir [n']engendre une autre vie », vie de l'esprit ou vie d'enfant. Dans l'impossibilité de « mourir », ce « grand desir » « se doibt nourrir par un contentement » bien dérisoire : un perpétuel « souhaiter »,

que rend vivable son expression par l'écriture. Selon le quatrain, un tel « contentement » est un « tourment » retourné ; il est l'introjection, faute de mieux, de la satisfaction méchante du maître.

Même si l'on met à part la question biographique, le quatrain dénote la frustration d'une aimée-élève face à un maître-amant bon lecteur du *De amore* de Ficin, habile à séduire en frustrant, et qui pour cela évite le baiser. Il n'y a pas de nous ici parce que tout échange est d'emblée dénié. Résigné, le « contentement » qu'exprime la voix poétique de Pernette du Guillet n'a rien à voir avec le plus célèbre « Je me contente en mon contentement » (IV, p. 77), celui d'un Ronsard évaluant les divers arrangements de la chevelure de Cassandre.

Le sonnet XVIII de Louise Labé : « Baise m'encor, rebaise moy et baise » crie la même « grande envie » du même « fait » que Du Guillet par un même emprunt de clichés platonisants, et le stratagème échoue tout autant. Les poètes de la Pléiade prennent ces clichés au sens métaphorique, c'est-à-dire purement sexuel (dans leurs poèmes amoureux *mourir* ne signifie que *la petite mort*), et mettent les rieurs de leur côté. Labé et Du Guillet les prennent à la fois au sens métaphorique, et dans un sens anagogique nouveau. Dans l'échange, elles veulent mourir de toutes les façons qui ne tuent pas ; ensuite, elles veulent renaître dans un rapport encore plus intense avec leur ami. Elles l'écrivent mais, sentant les rieurs contre elles, elles s'excusent immédiatement du

ridicule. Comme le quatrain de Du Guillet sur la nature de son « contentement », les vers du premier tercet du sonnet de XVIII de Louise Labé traduisent l'impasse où se trouvent non seulement son personnage ou sa personne, mais bien des femmes : « Lors double vie à chacun en suivra./ Chacun en soy et son ami vivra./ Permits m'Amour penser quelque folie » (p. 287). Ces vers sont écrits au futur, par contraste avec le présent qui prévaut dans la poésie lyrique de l'époque ; et ils sont séparés graphiquement par des points, le dernier se terminant par un deux points, que suit une triste explication. Pas d'enjambement ici. Les amants ne se déverseront pas plus l'un dans l'autre que ne le font les vers de ce tercet. L'embracement de Louise ne va pas projeter « quelque estincelle » (p. 181) sur son amant, comme fait l'embracement de Phèdre pour Lysias dans *De amore* de Ficin (p. 248). Elle le regrette dans le sonnet II. Le ficinisme, qui sert si bien les hommes en littérature et dans la vie, ne fonctionne pas pour la poétesse. Elle le dit et le redit. Le dernier tercet du sonnet XIII : « Lors que, souef, plus il me baiseroit,/ Et mon esprit sur ses levres fueroit,/ Bien je mourrois, plus que vivante, heureuse » (p. 285), est au conditionnel, et fait suite à des « OH, si [...] Si [...] Si ». Au XVI^e siècle en France, tout se consomme au gré des hommes dans leurs poèmes amoureux. Et rien ne s'accomplit dans les poèmes de femmes, que le fantasme d'une intense union qui se déclare fantasme ⁶.

6 Voir aussi François Rigolot, p. 17-20.

LES FEMMES ET LA POLITIQUE DU NÉO-PLATONISME

En 1541, Marguerite de Navarre publie *la Coche* en réponse aux textes du goût de la *Parfaicte Amye*. En même temps, ce long poème est une supplique de la reine à la duchesse d'Etampes et à François I^{er} qui la privent de sa sphère d'influence⁷. Dans la fiction du récit, « la coche » est le véhicule emprunté pour rentrer chez elles par trois dames affligées qu'accompagne la reine. Les dames viennent de lui conter les chagrins qui les divisent afin qu'elle les mette par écrit, puis qu'elle les soumette à l'arbitrage du roi. Dans la réalité, *la Coche* est le véhicule emprunté par la reine de Navarre pour rentrer dans les faveurs du roi, dont elle avait été délogée par les circonstances politiques et par l'empire de la duchesse sur son frère. La reine met *la Coche* par écrit pour plaire aux dames dans sa fiction, et adresse dans la réalité le poème à Anne de Pisseleu pour qu'elle le communique au roi. Par l'intermédiaire de l'écriture, sous le couvert de la fiction, la reine cherche à dire de réels chagrins tant à la duchesse qu'au roi. De plus, elle propose à Anne le moyen de supprimer la cause de ses chagrins tout en prévenant ceux qui pourraient lui survenir, à elle aussi. Ce moyen : une amitié entre elles deux. Davantage, par ce même intermédiaire de l'écriture, la nouvelle manière d'aimer pour les femmes qu'avait introduite Castiglione et Héroët se trouve démystifiée.

« Femme varie, fol qui s'y fie » chantait François I^{er}. *La Coche* dit autrement :

Ayant perdu de l'aveuglé vainqueur
Non seulement le sentement du cueur,
Mais de son nom, dictz et faitz la memoire,
Ayant perdu le pouvoir et la gloire,
Et le plaisir de la douce escripture,
Où tant je fuz incline de nature (v. 1-6, p. 143),

amorce la reine en son nom. Elle n'a pas varié, elle a perdu. Puis, en une série de tableaux vivants, elle met en scène les récits des trois dames, trois qui au début n'en font qu'une tant elles se croient unies. Deux d'entre elles n'ont pas varié non plus, mais ont aussi perdu : c'est l'homme qui varie. Le malheur de la première, qui toujours aime son ami, c'est de ne plus se sentir aimée tandis que l'ami de la deuxième cherche à la séduire. Le malheur de la deuxième en est le corollaire : elle a perdu son ami, et la cour qu'il fait à la première leur cause à toutes les deux un surcroît de douleur. Quant au malheur de la troisième, qui elle jouit d'un amour partagé, c'est de rejeter cet amour afin de demeurer dans « l'amour parfait » (v. 513, p. 168) de ses compagnes. Ainsi la seule qui varie vis-à-vis d'un homme, c'est la seule aimée de lui. Mais elle ne varie pas dans son allégeance au groupe. « Leur trinité, sans nulle différence/ Demonstroit bien par l'union des corps/ Qu'Amour leurs cueurs unist par doux accord » (v. 84-86, p. 147), écrit la reine : voilà de quoi alerter Héroët et tous ceux dont c'est la profession, l'intérêt ou le désir de régner sur les rapports d'autrui ; voilà aussi de quoi intriguer la duchesse qu'une histoire sur les vicissitudes causées

7 Pour certaines des circonstances qui entourent *la Coche*, voir Jean-Luc Déjean, p. 218-229.

par l'amour des hommes, et sur les difficultés mais aussi les avantages de l'amitié féminine, pouvait rendre propice à Marguerite.

Après Abel Lefranc (p. 64-137) et Emile Telle (p. 43-92), nul n'ira dire que Marguerite de Navarre n'avait pas subi d'influences néo-platoniciennes. Cependant *la Coche* est un texte bien moins platonicien qu'émaillé des clichés qui le font voir ainsi. Il montre le platonisme en amour façon XVI^e siècle comme le véhicule commode des économies politiques tant personnelles (ici celle des amis déloyaux mais aussi celle de la reine), que de groupe (celle des dames qu'il met en scène), que collective au niveau de la dynamique de la culture (le roi y est inclus-exclu comme amant transcendantal et comme expert infaillible et juge suprême des questions d'amour). *La Coche* montre également que l'amour tel qu'il est en train de se théoriser sous la plume des idéologues est un triste leurre pour l'économie physique, affective et intellectuelle des femmes. Des trois dames mises en scène, deux ne sont pas de parfaites amies, puisqu'elles n'acceptent pas l'infidélité soupçonnée ou confirmée de leur « amy » respectif, et qu'elles s'insurgent contre ses discours fallacieux ou bien ouvertement cruels (v. 207-209, p. 153 ; v. 223-225, p. 154 ; v. 726-731, p. 178 ; v. 758-759, p. 179, etc.). Elles avaient cru pouvoir trouver dans cette forme d'amour les transports qu'elles désiraient sans encourir de stigma moral ou social, et sans se faire utiliser (à l'ancienne mode, elles parlent de leurs amis comme de « serveurs » (v. 441, p. 164 ; v. 558, p. 170 ; v. 895, p. 186). Pour se protéger, elles avaient borné

leur désir aux plaisirs du « voir et parler » (v. 563, p. 170 ; v. 607, p. 172 ; v. 905, p. 186 ; v. 918, p. 187), les seuls recommandés par Ficin (p. 159) ; suivant ses recommandations, elles n'avaient recherché de contact physique d'aucune sorte et n'avaient donc pas envisagé le baiser. Mais elles se retrouvent désemparées parce que deux hommes sur trois ne se contentent manifestement pas d'un rapport où l'échange se passe de l'usage. Et la métaphore du « mourir », de l'« autre vie », qui est censée caractériser les effets du baiser, ou du « plaisir admirable », revient sans cesse dans *la Coche*. Mais elle n'y revient que pour dénoter les effets, sur les femmes, de leur abandon par des hommes qu'elles avaient aimés, et dont elles s'étaient crues aimées ; aussi, par contraste, pour signaler les bienfaits de l'amitié entre femmes : « Nous sommes troys dont le reconforter/ Impossible est, car sans nostre amytié,/ Sans mort tel mal ne sçaurions supporter » (v. 144-146, p. 150).

Seule cette « amytié » rend cet abandon « tollerable » (v. 695, p. 176). Quand la parfaite amie du groupe, la plus généreuse en apparence, propose à ses deux amies de partager son ami avec elle (v. 603-622, p. 172), elle n'en remonte pas à celle d'Héroët. Au contraire, elle trahit sa panique à l'idée de perdre ses amies pour un homme qui n'a pas donné signe de double jeu, mais dont deux amis l'ont fait. Seulement, par leur refus, les deux femmes montrent que des amitiés féminines si exaltées sont instables ; qu'elles ne sont, pour chaque femme, que le substitut fantasmatique de l'amour total et impossible

d'un homme. Tout en expliquant ces choses par voie détournée à Anne de Pisseleu, Marguerite de Navarre lui explique aussi que l'amitié entre femmes a tout de même une chance de survie, puisqu'elle dépend de la volonté concertée de celles qui y participent.

Le coche rendu au logis, après bien des discours, les dames n'ont encore pas dit l'essentiel de leur tourment (v. 1008-1012, p. 191). Incapables de se dire par le véhicule au goût du jour, le platonisme adapté d'Italie, les dames, et même la reine pourtant si perspicace, en sont quittes pour parler en se taisant, et pour emprunter la comédie de la haute et pure amitié féminine à défaut d'une amitié véritable avec un homme ou avec des femmes. Exactement comme les dames s'étaient au début données l'une à l'autre, la reine confie à Anne *la Coche* et son « honneur » : « Comme à la dame en qui, je vous le prometz,/ J'ay mis cueur, corps, amour, entendement/ Oû ne verrez jamais nul changement » (v. 1359-63, p. 208). Mais *la Coche* montre que les amours conduites selon des règles censées élever les cœurs et les esprits, et relever les mœurs, apprennent en fait aux femmes à souffrir du fait des hommes sans pouvoir les importuner, à parler pour se taire, à se lier entre elles si elles y arrivent pour que, les hommes absents, leur présence soit pleine

parmi elles. Cette forme d'amour a ses avantages pour qui ne peut se passer d'un homme particulier, par exemple Marguerite. Mais, fondée sur le leurre, elle est source de méconnaissance et de divisions : ce que la reine rend explicite⁸.

Au début du XVII^e siècle, par « la Ruelle mal assortie. Dialogue d'amour entre Marguerite de Valois et sa bête de somme », quelqu'un met un terme à toute cette ambivalence, à toute cette dépendance, à toute cette désolation en imaginant de fonder ensemble — dans un grand éclat de rire — les deux veines de la littérature du baiser. Longtemps attribuée à Marguerite de Valois, « la Ruelle » a fait dernièrement l'objet d'un article rejetant absolument cette attribution, et l'assignant à la malveillance d'un des nombreux ennemis de celle-ci. Selon Eliane Viennot, il est impossible que la reine ait pu composer un « texte aussi dégradant pour sa personne que pour ses idées les plus chères » (Viennot, p. 83), c'est-à-dire son adhésion aux doctrines néo-platoniciennes⁹. Quoi qu'il en soit, dans cette courte nouvelle se donnant pour vaguement autobiographique, une reine mûrissante cherche à styler son jeune amant selon un vocabulaire et des préceptes dont elle veut perpétuer la mode. Dans un premier temps, elle s'emporte contre ce garçon qui « prend plaisir à faire la beste » (p. 486)

8 On trouve de plus une intéressante analyse allégorique et anagogique de *la Coche* dans Cottrell, p. 221-241.

9 Viennot met l'attribution de « la Ruelle » à Marguerite de Valois, et la persistance de cette attribution par les savants du XIX^e siècle, sur le compte de la méchanceté qui s'est toujours acharnée contre elle. Au XIX^e siècle, l'érudite Pierre Guessard publiait « la Ruelle » à la suite des *Mémoires et lettres*, p. 483-494 ; pour l'identité du jeune homme, Mariéjol optait au XX^e pour Bajaumont, p. 336-369.

comme les amants vulgaires que fustige le *De amore*, qui l'« aime bien sans tant philosopher » (p. 487), qui « ayme bien mieux le corps que l'esprit » (p. 489), qui ne lit pas « Marcel Ficin » (p. 488). Elle le sermonne pour faire de lui un parfait ami du genre de celui de la troisième des dames de *la Coche*, mais avec qui les baisers selon l'Arioste se doubleraient d'élévations à la Castiglione — le délaissement en moins. Or, quand elle admet son échec (il est vraiment trop bête), elle s'en trouve merveilleusement bien :

Et puisque vous estes plus propre à satisfaire au goust qu'à l'ouïe, recherchons d'entre un nombre infini de baisers diversifiés, lequel sera le plus savoureux pour le continuer. O ! qu'ils sont doux et tout maintenant assaisonnés pour mon goust ! Cela me ravit, et n'y a sur moy petite partie qui n'y participe, et où ne furette et n'arrive quelque estincelle de volupté. Mais il en faut mourir ; j'en suis toute esmue et en rougis jusque dans les cheveux. O ! vous excedés vostre commission. (p. 494)

À la reine de la nouvelle le vocabulaire platonicien appris chez Louise Labé ou chez la grand tante de Marguerite de Valois, les mots qui les servaient si mal pour exprimer leurs douloureux sentiments : car ce lexique lui permet, à elle, de décrire avec précision les sensations exquises que lui procurent non le Baiser du Maître, mais les baisers d'un maître commissionné pour façonner une œuvre d'art. Au bel amant de la nouvelle un savoir-faire à la mode des Columbelle et Mignonne des *Amours* des amis de la Pléiade. Il aura fallu aux femmes, ou peut-être à un de leurs ennemis acharnés (mais alors, leur véritable ami sans qu'il s'en doute), quelque soixante-dix ans pour dénoncer l'abus du platonisme du XVI^e siècle de la seule façon efficace : par le ridicule.

LES FEMMES ET LA POLITIQUE DU NÉO-PLATONISME

Références

- ANTHOLOGIE GRECQUE, 2^e volume de l'*Anthologie palatine*, éd. et trad. Pierre Waltz, Paris, Les Belles Lettres, 1928.
- ARETINO, *I Modi*, éd. et trad. Lynne Lawner, Evanston, Northwestern University Press, 1989.
- AULU-GELLE, *Nuits attiques*, éd. Désiré Nizard, Paris, Firmin-Didot, 1838.
- CASTIGLIONE, Balthazar, *le Livre du courtisan*, éd. Gabriel Chapuis, Paris, Gérard Lebovici, 1987.
- Castiglione. *The Ideal and the Real in Renaissance Culture*, publié par Robert W. Hanning et David Rosand, New Haven et Londres, Yale University Press, 1983.
- COTTRELL, Robert, *The Grammar of Silence*, Washington, The Catholic University of America, 1986.
- DAVID O., Frantz, *Festum Voluptatis. A Study of Renaissance Erotica*, Columbus, Ohio State University Press, 1989.
- DEJEAN, Jean-Luc, *Marguerite de Navarre*, Paris, Fayard, 1987.
- DIOGÈNE LAËRCE, *Lives of Eminent Philosophers*, trad. R. D. Hicks, The Loeb Classical Library, Cambridge, Harvard University Press and London : William Heinemann LTD, 1925, 2 vol.
- DU BELLAY, Joachim, *Cœuvres poétiques*, éd. Pierre Chamard, Paris, Société des Textes Français modernes, 1908-1931, 8 vol.
- FESTUGIÈRE, Jean, *la Philosophie de l'amour de Marsile Ficin*, Paris, Vrin, 1941.
- FICIN, Marsile, *Commentaire sur le Banquet de Platon (De amore)*, éd. et trad. Raymond Marcel, Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- GREENE, Thomas, « *Il Cortegiano* and the Choice of a Game », dans *Castiglione*, p. 1-15.
- GUILLERM, Luce et al., *le Miroir des femmes*, 1^{er} volume : *Moralistes et polémistes au XVI^e siècle*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1983-1984, 2 vol.
- HÉROËT, Antoine, *Cœuvres poétiques*, éd. Ferdinand Gohin, Paris, Droz, 1943.
- JAVITCH, Daniel, « *Il Cortegiano* and the Constraints of Despotism », dans *Castiglione*, p. 17-28.
- LABÉ, Louise et Pernelle DU GUILLET, dans *Poètes du seizième siècle*, éd. Albert-Marie Schmidt, Paris, Gallimard, 1959.
- LACAN, Jacques, *le Transfert*, éd. Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991.
- LEFRANC, Abel, « le Platonisme et la littérature en France à l'époque de la Renaissance », dans *Grands écrivains de la Renaissance*, Paris, Nizet, 1969, p. 64-137.
- MACROBE, *Saturnales*, éd. Désiré Nisard, Paris, Firmin-Didot, 1850.
- MAGNY, Olivier de, *les Odes amoureuses de 1559*, éd. Mark Whitney, Paris (Minard) et Genève (Droz), 1964.
- MARIEJOL, Jean, *la Vie de Marguerite de Valois*, Paris, Hachette, 1928.
- NAVARRÉ, Marguerite de, *la Coche*, éd. Robert Marichal, Genève, Droz, 1971.
- PERELLA, Nicholas J., *The Kiss Sacred and Profane*, Berkeley and Los Angeles, The University of California Press, 1969.
- PLATON, *Cœuvres complètes*, éd. Léon Robin, Paris, Gallimard/ Pléiade, 1950, 2 vol., volume 1 pour le *Banquet* et volume 2 pour le *Phèdre*.
- RIGOLOT, François, « Signature et signification. Les baisers de Louise Labé », dans *Romanic Review*, 75 (1984), p. 17-20.
- RONSARD, Pierre de, *Cœuvres complètes*, éd. Paul Laumonier, Paris, Hachette, 1914-1919, 16 vol.
- SCHOOLFIELD, Georges, *Janus Secundus*, Boston, Twayne Publishers, 1980.
- SERRES, Jean, *les Baisers* et l'*Épithalame*. Suivis des *Odes* et des *Élégies*, trad. Maurice Rat, Paris, Garnier Frères, 1938.
- SERRES, Michel, *le Parasite*, Paris, Grasset, 1980.
- TAHUREAU, Jacques, *Mignardises amoureuses de l'Admirée*, éd. Prosper Blanchemain, Genève, Gay et Fils, 1868.
- TELLE, Émile, *l'Œuvre de Marguerite de Navarre*, Toulouse (1912) et Genève, Slatkine.
- VALOIS, Marguerite de, (attribution mise en cause), « la Ruelle mal assortie », dans *Mémoires et lettres de Marguerite de Valois*, éd. Pierre Guessard, Paris, Renouard, 1842, p. 483-494.
- VIENNOT, Éliane, « Marguerite de Valois et "la Ruelle mal assortie". Une attribution erronée », dans *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*, vol. 10 (1992), p. 91-98.